



« Des hommes jouent au billard » (2010), par Oksana Yushko. OKSANA YUSHKO/ÉDITIONS FILIGRANES

Coup de flash sur les profondeurs de Grozny

Trois jeunes photographes russes exposent à Arles leur remarquable travail sur la capitale tchétchène

PHOTOGRAPHIE
Arles - envoyée spéciale

Sur des cartes postales ensoleillées, au bord de la rivière Sounja, quelques promeneurs longent d'élégants bâtiments. Cette première vision de la capitale de la Tchétchénie au temps de l'époque soviétique, qui ouvre l'exposition « Grozny, neuf villes » aux Rencontres d'Arles, au premier étage du Monoprix, semble irréaliste. Quelques pas plus loin, des photos de ruines épouvantables les remplacent, rappelant que pour l'ONU, en 2003, Grozny était « la ville la plus détruite du monde ». Satsita Israilova, la bibliothécaire de Grozny, qui pendant les deux guerres de Tchétchénie (1994-1996 et 1999-2000) s'est employée à sauver autant les livres que les gens, a collectionné ces images, prêtées pour l'exposition. Elle-même a pris des photos, en particulier des arbres abimés par les bombes, parce que « ces plantes étaient à l'image de [s]on âme ».

Aujourd'hui, le centre de la ville a encore une fois complètement changé : rasé, il a été reconstruit avec des buildings arrogants. Mais le poids du conflit, pourtant officiellement terminé, pèse toujours sur les habitants. Et sur la Russie entière : c'est parce que la Tchétchénie est aujourd'hui, selon elles, « le point le plus douloureux sur la carte » que trois jeunes photographes russes, Oksana Yushko, Maria Morina et Olga Kravets ont passé près de neuf ans à enquêter, récolter des documents et photographier les lieux. « La guerre de

Tchétchénie a marqué toute une génération, explique Olga Kravets, parfaitement francophone, à travers les jeunes qui ont été soldats là-bas pendant leur service militaire obligatoire. C'est comme un cancer dont on ne parle pas. »

Convaincues qu'« il y avait autre chose là-bas que ce qu'en montre la télévision russe », les trois jeunes femmes ont mené un travail de long terme qui a d'abord pris la forme d'un webdocumentaire primé au festival de Bayeux en 2014. Le prix de la maquette de livres, remporté aux Rencontres d'Arles en 2017, a enfin permis à un ouvrage de voir le jour aux éditions Filigranes.

On oublie vite la traduction parfois approximative devant les photos poignantes, le travail documentaire poussé. Et l'approche originale : inspirées par le roman *Theophilus North*, de l'Américain Thornton Wilder (1973, traduit en français sous le titre de *Mr. North*), les trois auteures ont choisi de découper leur travail en neuf chapitres : la cité des hommes, la cité des serveurs, la cité de la guerre... Un pour chacune des « neuf villes » qui se cachent sous

Les images les plus sombres sont à la fin de l'exposition, qui dévoile une ville toujours minée par la violence

la vitrine officielle qu'est devenue la capitale tchétchène depuis sa reprise en main par le président Ramzan Kadyrov. A chaque strate, la plongée est plus profonde dans une terre d'arbitraire, où la religion, les traditions et la politique semblent s'être unies pour fermer l'horizon des habitants. « C'est un peu comme passer par les cercles de l'enfer de Dante », sourit Olga Kravets. L'effet est d'autant plus saisissant qu'à chaque fois ce sont les Tchétchènes eux-mêmes qui racontent leur vie, avec leurs mots.

Le poids de la tradition

Dans le chapitre « la cité des hommes », les Tchétchènes de sexe masculin, croisés la nuit dans la rue ou dans les bars, ressemblent à des gros durs obsédés par la frime, les courses de voitures et le maniement des armes. Mais le témoignage de l'un d'entre eux jette une autre lumière sur leur destin. La guerre a privé toute sa génération d'éducation et l'a laissée traumatisée. « A l'âge de 17 ans, j'ai dû ramasser des petits bouts de chair humaine, dit-il. (...) De quelle enfance peut-on parler après ça ? » Le poids de la tradition pèse sur les aînés, responsables de toute la famille. Les cadets ont le devoir d'habiter toute leur vie chez leurs parents. Et tous les hommes, pour être « respectés », se privent de marque de tendresse envers leurs enfants.

Les femmes tchétchènes, qui ont accepté de parler aux photographes uniquement parce qu'elles sont de leur sexe, ont un sort pire. Soumises à leur frère, leur père, leur mari, entièrement dé-

« Ces trois regards nous ont permis une approche plus cinématographique. En fait, on a travaillé comme une équipe de tournage »

OLGA KRAVETS
photographe

vouées à leur famille, elles n'ont ni amies au-delà du temps de leurs études, ni même de vie sociale de couple. La moindre atteinte à « l'honneur » par une fille se règle au sein même de sa famille, discrètement – un « accident » est vite arrivé... Oksana Yushko, Maria Morina et Olga Kravets ont passé du temps à photographier les fêtes de mariage : parce que c'est le seul horizon des femmes tchétchènes. Mais aussi le seul moment où les deux sexes se croisent et échangent à distance : dans la *lezginka*, danse photographiée de façon quasi cinématographique, chaque geste est codé.

Les images que les trois Russes livrent de Grozny dans « la cité des serveurs » montrent une capitale couverte de portraits du président Kadyrov, rallié à Vladimir Poutine. Effaçant d'un coup de baguette magique sa lutte armée passée contre les Russes, le dirigeant a réécrit l'histoire et changé les fêtes nationales. Son régime autoritaire emprunte au régime

soviétique avec son décorum, son culte de la personnalité mais aussi sa répression féroce – de peur d'avoir des ennuis, chaque habitant ponctue ses critiques de « si Kadyrov savait, il ferait quelque chose... » Les actes de contrition publique, qui rappellent les procès stalinien, se passent désormais sur YouTube. Le président s'inspire aussi d'un idéal islamique fantasmé, qu'il mélange aux traditions tchétchènes conservatrices – l'alcool est interdit, et les divorcés sont forcés de se « réconcilier ».

Les images les plus sombres sont à la fin de l'exposition, dans la partie « la cité de la guerre », qui dévoile une ville toujours minée par la violence. Celle des guerres passées, désormais devenues taboues, avec l'arrêt de toute recherche officielle sur le nombre de disparus et de morts. Celle du régime contre tous les « traîtres », de façon brutale et souvent aveugle : sont tour à tour visés les consommateurs d'alcool ou de drogue, les femmes qui ne portent pas le foulard, les sympathisants de l'Etat islamique en Syrie, les homosexuels, ou tout opposant au régime, réel ou supposé.

Les trois photographes sont allées au-delà de la Tchétchénie, en Biélorussie et en Pologne, sur la piste des centaines de Tchétchènes qui tentent chaque jour de fuir vers l'Europe. La plupart se font refouler par les gardes frontaliers polonais qui refusent d'enregistrer leur demande d'asile, au mépris des lois de l'Union européenne, et demeurent sur place, tentant désespérément chaque jour leur chance.

Les trois auteures ont, dès le départ, eu une posture originale – elles signent collectivement les images. « Cette démarche nous a semblé naturelle. On a voulu que ce soit l'histoire qui parle, pas l'ego d'un photographe. Et ces trois regards nous ont permis une approche plus cinématographique ; en fait, on a travaillé comme une équipe de tournage. » Leur trio les a aussi rendues plus fortes face aux difficultés et aux risques inhérents à un sujet aussi sensible. « Nous avons eu des problèmes, note Olga Kravets, mais c'était plus facile pour nous, qui étions trois jeunes femmes pas connues, de passer inaperçues dans cette société très masculine, que pour des reporters très identifiés. » Les trois photographes, qui ont depuis pris des voies différentes, savaient depuis le début que leur portrait sombre n'avait aucune chance d'être montré en Tchétchénie ni en Russie. « Mais on se dit que face à l'histoire réécrite par Kadyrov, ce témoignage restera, quelque part. » ■

CLAIRE GUILLOT

« Grozny, neuf villes », par Olga Kravets, Maria Morina et Oksana Yushko. Commissaire : Anna Shpakova. Jusqu'au 23 septembre, au premier étage du Monoprix, place Lamartine, Arles (Bouches-du-Rhône). Tous les jours, de 10 heures à 19 h 30, 10 euros ou forfait. Grozny.chewbah.at/fr
Grozny, neuf villes, éd. Filigranes/Rencontres d'Arles/Fondation Luma/Dewi Lewis, 336 p., 35 euros.